

L'ŒUVRE DE
PIERRE HAMP

ÉDITION DÉFINITIVE

LA PEINE DES HOMMES

NOTRE PAIN
QUOTIDIEN

nrf

SEPTIÈME ÉDITION



GALLIMARD

MFS/64766

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

8° R
42209
(6)



L'ŒUVRE DE PIERRE HAMP

à la *Librairie Gallimard*

LA PEINE DES HOMMES

Marée-fraiche.	Mes Métiers.
Vin de champagne.	Les Métiers blessés.
L'Enquête.	La Victoire Mécanicienne.
Le Travail invincible.	Un nouvel Honneur.
Les Chercheurs d'or.	Une nouvelle Fortune.
Le Lin.	

GENS

S.A.R. Philippe, duc d'Orléans.
L'Epidémie Goncourt.
Monsieur Curieux.
Mademoiselle Moloch.
Vieille histoire.

THÉÂTRE

- I. — Prologue pour une pièce sans cocu.
La Maison.
La Compagnie.
- II. — Monsieur l'Administrateur.
Madame la Guerre.

à la *Librairie Ernest Flammarion*

LA PEINE DES HOMMES

La Laine.	Dieu est le plus grand.
Mektoub.	La mort de l'or.

Le présent ouvrage est le cinquième de la nouvelle collection L'ŒUVRE DE PIERRE HAMP (ÉDITION DÉFINITIVE) dans laquelle paraissent désormais, aux Editions de la N. R. F., les ouvrages inédits de Pierre Hamp, ainsi que ses ouvrages anciens, remaniés, au fur et à mesure de leur épuisement.

Déjà parus :

GLÜCK AUF!	LE RAIL.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES.	
IL FAUT QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU.	
NOTRE PAIN QUOTIDIEN.	

L'ŒUVRE DE
PIERRE HAMP

ÉDITION DÉFINITIVE

LA PEINE DES HOMMES

NOTRE PAIN
QUOTIDIEN

nrf

SEPTIÈME ÉDITION



GALLIMARD

Paris — 43, Rue de Beaune

L. O. F. R. D. E.
P. I. E. R. R. E. N. A. V. A. R. R. E.
ÉDITION DÉFINITIVE

Il a été tiré de cet ouvrage trente-cinq exemplaires
sur alfa des Papeteries Lafuma-Navarre dont vingt-
cinq exemplaires numérotés de 1 à 25 et dix exem-
plaires hors commerce numérotés de 26 à 35.



NOTRE PAIN
QUOTIDIEN

NOTRE ÉDITION



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1937.

Marcel Klein, courtier en grains à la Bourse de Commerce de Paris, avait peu de soin de ses habits souvent gonflés d'échantillons logés dans le papier ou la toile. Il arrivait à son bureau de la rue Jean-Jacques-Rousseau en traversant tous les matins avant huit heures le gros trafic des Halles où rien ne lui répugnait. Il piétinait les fanes de légumes du carreau et frôlait les berlines sanglantes du pavillon de la viande. Le commerce des céréales restait aux lieux où autrefois abondait la manutention des sacs.

La porte cochère de la maison où luisait sa plaque commerciale « Marcel Klein. Grains et farines » s'inscrivait entre un marchand de vins et un tripiier. Le sang et la glu des abats maculaient le trottoir. La boutique de boissons contenait deux autres commerces : d'escargots et d'instruments à éplucher les légumes. La masse de négoce affluant dans le quartier des Halles utilisait au centimètre les logis. Le marchand d'escargots avait un téléphone placé dans une niche sur rue comme une Vierge. Il disait tous les matins fort poliment bonjour au courtier, encore que celui-ci ne fût pas son client, car il était pieux selon Israël et ne mangeait rien de ce qui rampe.

Dans l'escalier exigü la rampe de mur laissait entre la pierre et la barre la place pour la poigne maigre de Marcel Klein. L'étroitesse de l'éventail des marches rendait mal commode de poser le pied. De la main droite le courtier s'aidait à monter et sa main

gauche égrenait dans sa poche, comme un chapelet de chrétien, le blé à quoi son esprit s'occupait sans cesse, nuit et jour. Il en rêvait, il s'éveillait pour y penser.

Dans son bureau un grouillot rangeait la table où s'amoncelaient des sachets étiquetés d'Europe, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique.

Marcel Klein y ajouta son roux de Beauce dont quelques grains vaguaient dans sa poche. Il les ren-sacha un par un et semblait ainsi n'accomplir qu'un mouvement de sordide avarice, mais en réalité il donnait la mesure juste de son caractère qui était de ne rien négliger et de tout mettre en ordre, dans les grandes comme dans les petites choses. A cinquante ans et fortune faite, il avait un grand besoin de l'achevé et d'aller toujours au bout de ses entreprises. Pour la même raison qu'il ramassait le blé jusqu'au dernier grain dans sa poche il n'oubliait chaque jour aucune communication dans les quatre cent mille francs de téléphone qu'il dépensait par an afin de connaître lui premier les conditions du marché. Tout de suite il attaqua :

— Demande-moi la Conti; Louis Dreyfus; Beauvais; Marseille; Bruxelles; Dunkerque; Anvers.

Ses habitudes de parole au téléphone tenaient dans quelques phrases toujours les mêmes :

— Qu'y a-t-il à travailler pour vous ce matin? Vous n'offrez rien? De quoi êtes-vous preneur?

Puis il détailla :

— J'ai 1.800 quintaux blés de l'Aube, morale-ment sans charançons, expédition autour du 10 février, prix f.o.b. Rouen.

Dans les bureaux à côté du sien d'autres voix commençaient d'appeler vers les ports, les moulins et les négociants européens. Elles avaient la même intonation que celle de Marcel Klein. Les employés imitaient l'accent du patron, par habitude de se

soumettre à son autorité. Il fonçait à pleins poumons sur le microphone, criait nettement les mots, détachait bien les syllabes puis revenait pour la conversation de bureau à une expression très douce qui le reposait d'une vocifération recommencée toutes les deux minutes.

Le téléphone était le grand outil de la maison, beaucoup plus que la machine à écrire, dont il n'y avait que quatre parmi huit appareils téléphoniques. Les chaises des deux filles du standard étroitement logé, dégradaient le mur, car les dossiers y frappaient à chaque fois qu'elles se penchaient en arrière pour se reposer de l'écoute et du maniement des fiches.

Un autre encombrement que le téléphone était par les œuvres en bois sculpté dont Marcel Klein faisait collection. Des saints de cathédrale et des panneaux de tabernacles régnaient aux murs et dans les angles. Les employés s'en servaient de portemanteau. Le petit chapeau de Rose Benioudi, secrétaire du patron, avait sa place réservée sur la tête d'un personnage couronné que le bureau appelait Mon oncle. Cette affectueuse familiarité venait de ce qu'un grouillot prétendait que cette tête de cathédrale ressemblait à quelqu'un de sa famille. Un autre personnage dont les mains ouvertes soutenaient le courrier en attente était nommé Montrouge parce qu'on entendait souvent le patron affirmer qu'il était du quatorzième.

Le commerce de ce lieu à grand bruit téléphonique paraissait plus artistique que grainetier. Marcel Klein amassait l'antiquaille vermoulue pour se distraire d'un métier dont il ressentait parfois la fatigue, car il lui arrivait de se prendre la tête dans la main droite et de s'accorder une minute de repos, ce qui était suffisant pour redonner à son activité une énergie dont les gens du métier reconnaissaient la vigueur et l'adresse.

A l'un de ces moments de détente Marcel Klein demanda à Rose Benioudi :

— La feuille n'est pas arrivée?

Son visage devint craintif comme s'il s'agissait d'un renseignement dont dépendait une spéculation assez dangereuse pour lui abîmer le caractère.

La secrétaire agile apporta le papier. Marcel Klein l'examina si passionnément qu'il n'entendait plus le grouillot lui annoncer les communications téléphoniques. L'homme attentif à sa vision murmurait un chiffre: trente sept neuf.

Il suivait du doigt la ligne qui semblait le graphique du cours des grains. Il se tordait un peu sur sa chaise car l'énerverement des affaires lui crampait l'estomac. Il gagnait trop d'argent pour bien se nourrir. Cette diminution des jouissances de bouche par la fatigue commerciale ne se compensait point par des joies de fortune. Il n'aimait pas l'argent, il aimait en gagner. Il lui fallait une lutte incessante pour y réussir par commissions dont les plus fructueuses ne dépassaient pas cinquante centimes au sac de cent kilos. Il n'avait point l'orgueil de sa richesse mais de sa maison, à laquelle il voulait une impeccable réputation. Il trafiquait par centaines de milliers de quintaux sur toutes graines. Beaucoup de ses employés étaient mieux vêtus que lui. Rien dans sa toilette ne valait le coquet chapeau que Rose Benioudi mettait sur la tête en bois de Mon oncle, autrefois saint d'église et aujourd'hui portemanteau. Marcel Klein, fervent corporatiste, avait grade dans sa fédération qui groupait 800 courtiers en seize syndicats de France et d'Afrique du Nord.

A la onzième communication de parlerie téléphonique en plusieurs villes, ce qui représentait environ vingt minutes de vocifération, il avait placé à Anvers les 1.800 quintaux de blés de l'Aube.

Il appela: Benioudi! car il ne donnait jamais à

ses employés leur prénom mais leur nom de famille. Cette habitude faisait partie du respect qu'il exigeait pour sa maison.

La jeune fille, brune, à peau mate, notait agilement la correspondance pour les blés et fèves d'Afrique adressée à René Blanseau, colon à Meknès. La secrétaire restait grave devant le patron et paraissait ne point se passionner pour ce qu'il lui disait, mais elle apportait à le servir une résolution habile. Elle avait pour son métier le même amour-propre que Marcel Klein pour sa maison. Elle ne demandait jamais d'explications. Son effort de comprendre se voyait au mouvement de ses sourcils minces sur ses yeux qui paraissaient soudain plus noirs.

Sa grande ambition était qu'on la crût française et non fille d'Israël Ben Youdi, courtier en grains à Rabat, armateur de caravanes pour l'Atlas. Quand on lui demandait le lieu de sa naissance elle répondit : Marseille, qui était la ville où elle avait fait ses études de baccalauréat. Ses grades universitaires dépassaient ceux de Marcel Klein, dépourvu du certificat d'études primaires. Il n'avait pas divisé sa vie en deux périodes : l'une où l'on est enseigné, l'autre où l'on n'apprend plus rien. Il s'instruisait tous les jours. Sa curiosité dépassait les choses de son métier dont il n'ignorait rien. Il adorait se pousser parmi les hommes et les idées, écouter beaucoup et lire énormément.

Reprenant le téléphone il commençait de travailler avec Macon une cargaison de maïs blanc de la Plata pour les moulins de Bresse qui écrasent du grain à volailles, quand Marseille, Minoterie Boudouresque et Fabre, l'appela. Depuis trois jours il proposait à cette maison, par l'intermédiaire de son correspondant Bonave, courtier, 43, la Canebière, deux mille quintaux de farine basse pour l'exportation et il s'attendait à la confirmation de l'ordre.

Une autre indication lui vint qui fit changer ses habitudes de conversation téléphonique :

— Vous mettre une balle dans la tête ?... Cinq cent mille francs d'amende et décimes, sur vos farines?... Je vous verrai demain, M. Boudouresque.

Il n'eut qu'à dire à Rose Benioudi : Je pars pour Marseille.

La jeune fille connaissait ses habitudes et ses heures de voyage, toujours de nuit pour arriver le matin sur les marchés.

A neuf heures et demie il redescendit son étroit escalier. Il paraissait toujours pressé d'accomplir une chose fort urgente. Tant de hâte pour connaître la tendance, de si vives courses vers les cabines téléphoniques donnaient à sa démarche une agilité qui le porta en deux minutes de la rue Jean-Jacques-Rousseau au Bar de la Bourse devant lequel discutaient depuis huit heures du matin les négociants en graines fourragères. Malgré le froid encore vif de mars, ils ne trafiquaient pas à l'intérieur, car la grande lumière leur était nécessaire pour connaître par la teinte la qualité de la marchandise. Ils la tenaient dans le creux de la main et avançaient sur la chaussée hors de l'ombre des arcades sous lesquelles ils déposaient leurs sacs de cuir qui contenaient les semences de trèfle, de luzerne, de vesce, de sainfoin, toutes les graminées.

Beaucoup de remuement et de parlerie le matin dans ce marché fourrager du carreau. On y annonçait l'exécution d'un négociant de Pontoise incapable de tenir ses ordres en trèfle incarnat et luzerne qu'il avait poussés jusqu'à deux mille quintaux de chaque espèce livrables février. Cela faisait affermir les prix par les stockistes. Un homme à l'accent flamand dit :

— Je ne vends pas. A cette heure il ne les a pas encore ses quatre mille quintaux.

Un Berrichon à la voix chantante révéla au chuintant de Flandre son opinion :

— Ils feront un arrangement. On règlera sur la différence de cours. Le vendeur peut payer. C'est pas encore cette fois qu'on lui saisira sa maison.

Marcel Klein connaissait beaucoup de ces marchands de graines pour prairies. Il avançait leur ser-
rer la main. Il n'attendait jamais qu'on fit le premier pas vers lui. Ses questions à leur égard étaient les mêmes que dans sa conversation téléphonique :

— Qu'est-ce qu'on dit chez vous? On tient les prix? Vous n'avez rien pour moi? Je ne peux rien pour vous?

Il n'obtenait que des propos très vagues :

— Ça se maintient. On verra de la part de gens de qui le métier comportait la méfiance et la précaution. La manière dont quelques-uns recevaient le courtier juif manquait d'amitié. Il quittait les bienveillants et les réservés avec la même bonhomie, toujours hâtif mais non pour se retirer à soi, au contraire se mettre de nouveau en quête, cherchant l'affaire avec une agilité qui lui fit parcourir deux fois le carreau avant d'entrer à la Bourse dont la haute verrière n'abritait à cette première heure du trafic qu'une cinquantaine d'hommes plus en promenade qu'en conversation. Passer de l'exiguïté de son bureau à cette cathédrale des grains ne surprenait pas Marcel Klein qui en avait la grande habitude. Il se trouvait maintenant sous vingt mètres d'élévation de plafond vitré au lieu de la loge étroite où il se démenait entre deux téléphones, un coffre-fort, une table à échantillons et une galerie de sculptures sur bois. Ce marché public n'était orné que du buste d'un personnage de bronze dont personne ne pouvait dire le nom. Nu-tête et le cou raidi dans un gorgerin, il tenait dans une niche au-dessus de la cheminée de la salle de cotation. La plaque où devait figurer son

identité demeurait lisse comme la dalle d'un caveau sans mort.

Un téléphoniste appelait Marcel Klein qui courut aux cabines. Autrefois les agriculteurs se fiaient au même courtier comme une maison de commerce à son notaire. Une affaire de blé se traitait en huit jours. Maintenant le grain devenait tellement spéculatif que les tractations bondissaient par téléphone de Londres à Chartres ou d'Anvers à Marseille. La période notariale était bien finie; il fallait se battre à la minute et au centime. Une perte de quelques instants dans une communication téléphonique et une exigence d'un sou de plus par sac empêchaient la réussite.

Rose Benioudi demandait Marcel Klein aux cabines de la Bourse chaque fois que le bureau recevait un avis utile pour le marché. Les employés et le patron restaient liés par le fil téléphonique. En vingt minutes le courtier accourut quatre fois, craignant de perdre l'instant décisif. Il ne lésinait point sur sa peine ni sur les frais. Dès qu'il abandonnait le récepteur il s'adressait aux hommes, parlait de la marchandise. Il aborda un grand mal vêtu qui répandait dans sa paume hors d'un sac de papier des fèves blanches et noires :

— Cela vaut combien?

Le campagnard au cou protégé d'une peau de loutre tuée dans sa rivière remua son idée d'un lent mouvement de son front taché de roux :

— On attend que les autres se décident. Quand ça monte, faut jamais parler le premier.

Il désigna le tableau de cotation des grains :

— Avant un mois les avoines feront dix francs de plus que ça.

— Vous en avez à vendre?

— Même que ça serait vrai, je serais encore acheteur.

Un homme jeune qui se promenait tout à loisir vint regarder les fèves dans la main du méfiant qui le poussa du coude et fit un clin d'œil vers Marcel Klein. Le courtier juif sembla ne rien voir de ces façons discourtoises à son égard. Sa parole resta empressée et son visage aussi affable que si on lui avait témoigné la plus prévenante courtoisie :

— La boulangerie se porte sur la farine de fèves. On en a toujours mêlé au froment pour faire gonfler le pain. Puis on l'a remplacée par du blé de force, du Manitoba. Avec les difficultés d'admission des grains exotiques on va revenir à la fève.

Il prit congé avec douceur et rapidité :

— Vous n'êtes pas vendeur ? On se reverra cet après-midi.

Malgré sa promptitude à marcher, il put entendre dire :

— Ces juifs du grain...

Marcel Klein détestait d'être confondu avec la grande spéculation. Le marché contenait une rancune noire contre qui semblait gagner beaucoup comme Louis Louis-Dreyfus, le plus important blâtier de France, à qui l'on attribuait soixante millions de revenus annuels sur le blé, dont il faisait la déclaration avec dix mois de retard toléré car son trafic s'étendait au monde entier. Il lui fallait ce délai pour recevoir et totaliser ses comptabilités, du Cap, d'Australie, du Canada, de tous pays producteurs de blé et mangeurs de pain.

Depuis tant d'années que Marcel Klein fréquentait les négociants, les agriculteurs, et les meuniers de toutes régions de la France, il connaissait leurs habitudes de terroir, la qualité de leur méfiance, le mouvement de leur regard et ne s'en irritait pas plus que des mœurs d'une race animale. Il ne méprisait personne et ne consentait pas à se croire méprisé. Cette amabilité lui donnait une grande facilité d'observa-

tion. Il voyait tout calmement; le cri d'un homme ne l'émouvait pas plus que le bruit du vent. Il n'était sensible qu'au reproche précis qui visait son honneur dans les affaires. On pouvait beaucoup dire de lui, il s'en inquiétait peu, mais il demandait compte de tout ce qu'on disait de sa maison. Dans un groupe où les têtes se penchaient pour discuter fortement, un marchand de grains de Pontoise parla ainsi en voyant Marcel Klein :

— Vous qui allez dans les ministères, vous deviez savoir la nouvelle. Vous avez passé vos ordres à temps. Ce n'est pas de se lever tôt qui vous fait riche, c'est de ne pas laisser dormir la fortune.

C'était dit jovialement comme une amicale plaisanterie, mais la figure ne trompait point sur l'intention maligne contre laquelle Marcel Klein se dressa, car il s'agissait de son commerce et non plus de sa personne :

— Les ministères, j'y vais user mon temps pour l'intérêt de la corporation et pas pour le mien particulier. Je n'y entre qu'accompagné par un collègue.

Le Pontoisien dit précisément de quoi il s'agissait :

— Encore un décret sur les farines d'exportation. Il valait mieux le savoir hier au soir que ce matin. C'est à l'*Officiel*.

Marcel Klein courait vers les employés des cabines. Il n'attendait pas qu'on lui apportât le journal. Chaque fois qu'il désirait une chose il faisait des pas rapides pour l'atteindre. Dans le groupe où des bouches ricanaient silencieusement, il déploya les feuilles, aussi tranquille dans cette investigation entourée de sarcasmes que s'il eût été dans son bureau avec ses employés :

— Rien. Encore un bobard.

Il sortit son carnet et donna connaissance de ses affaires, indiquant quantités et prix à l'achat et à la

vente. Toutes les têtes tournées vers lui il imposait sa parole :

— Il est facile de connaître les ordres qui anticipent sur une mesure officielle. Cherchez dans les ministères et au Parlement les gens qui prennent position en Bourse selon les décrets qu'on va signer.

— Nous venons derrière, dit le Pontoisien, quand le bénéfice est ramassé.

Ils étaient maintenant tous d'accord contre le mystère boursier dont on les écartait. Marcel Klein ne se perdait pas en grognements inutiles. Comme il avait sorti son carnet il en profita pour faire ses offres, avec toujours la même phrase :

— Qu'y a-t-il à travailler pour vous ?

La plus grande partie des marchandises était vendue sur dénomination, avec poids spécifique à l'hectolitre. On échantillonnait peu à l'intérieur de la Bourse. Il n'y entrait que quelques poignées de grains pour les milliers de quintaux que l'on y proposait le mercredi.

On cotait la farine en hausse à cause des gels tardifs. Le froid augmentait la consommation de pain et faisait s'approvisionner les boulangers.

Les propos commençaient à devenir importants et nombreux, au lieu de la conversation d'attente.

Marcel Klein donna son opinion :

— On est très ferme. Toute la meunerie ramasse aussi bien par fer que par bateau.

A quoi il ajouta une proposition d'affaire :

— J'ai preneur pour 100 tonnes de farine. Prix cent kilos net nu ; toile à fournir, f.o.b. Dunkerque.

Ce qui voulait dire *franco on board*, livré net de tous frais sur bateau, manutention et douane à la charge de l'expéditeur.

Le personnel du bureau Marcel Klein était maintenant descendu en Bourse, sauf les dactylographes. Une foule de huit cents hommes tenait sous la cou-

pole vitrée et de forts groupes au dehors. Au bar de la Bourse brûlaient des braseros de coke près des tables qu'on laissait à l'extérieur malgré la cruauté du vent, car il se trouvait toujours des gaillards à peau dure pour s'y asseoir devant des verres de café où ne manquait point le cognac. Des femmes qui ne faisaient pas des frais de boisson chaude se tenaient auprès des brasiers pétillants et attendaient que les hommes fussent assez contents de leurs affaires pour s'occuper d'elles. Prostituées du marché aux grains, elles espéraient leurs clients dont plusieurs manquaient aujourd'hui à cause des routes glacées qui rendaient le voyage difficile en campagne.

L'occupation la plus importante de cette foule semblait l'attente. Une enquête mystérieuse dominait le marché: le prix que chacun voulait savoir sans dire le sien. Peu de marchandise visible: quelques grains dans les mains et des sachets de maïs, rangés sur la corniche d'appui des colonnes à l'entrée de la Bourse.

L'heure du repas de midi emplissait les restaurants d'autour des Halles qui le mercredi manquaient de place. Il y entrait les gens venus de province et les Parisiens des grains. En ce jour de grande Bourse ils ne quittaient pas les environs du marché. Le Bureau Marcel Klein: employés et fondés de pouvoirs, s'asseyait à des tables de marbre où l'on mangeait avec des fourchettes de fer une nourriture abondante et de fine qualité. La tradition du repas aux Halles était moins dans l'apparat de présentation que dans la solidité de la fourniture. Ces gens de plein air et de grande patience croquaient la viande rouge et le pied de mouton, buvaient le Beaujolais et connaissaient les succulences. Le mouvement des mâchoires sur les viandes tranchées sans parcimonie n'arrêtait point l'examen des probabilités du marché auxquelles le calme du moment du repas permettait

d'ajouter des idées générales. Un fondé de pouvoirs de Thadée Weiss et Cie parla :

— Plus on amoncelle des gerbes de lois pour soutenir la gerbe de blé, plus on a de mal à se défaire du grain. Les meilleures lois ne valent pas un peu de liberté.

Gens de négoce, ils affirmaient le libéralisme du commerce. Marcel Klein ne le faisait qu'avec des précautions respectueuses pour le gouvernement. Il défendait la République :

— Si vous croyez que c'est facile de réussir la politique du blé cher et du pain à bon marché. Pour contenter le paysan il faut élever le prix du quintal, pour ne pas irriter le Parisien il faut baisser le prix de la flûte.

Sa secrétaire Benioudi buvait debout au comptoir son café dont la fumée montait le long de son nez maigre qui allait bien à sa figure aux joues plates. Déjà libre de son repas encore qu'il ne fût qu'une heure et quart elle portait sous le bras un sac d'échantillons de grains pareil à celui de roux de Beauce que Marcel Klein avait ramené le matin au bureau. Le courtier s'étonnait qu'elle fût ainsi chargée de marchandise. Il se demanda :

Fait-elle des affaires pour son compte ?

Elle sortit vite, donnant d'un mouvement de sa tête brune un petit salut sévère pour lequel son fin visage ne souriait pas.

Derrière la Bourse de Commerce, Rose Benioudi aumôna un clochard qui portait à dos, lié aux deux bouts par une corde neuve, un vieux sac à farine où se lisait encore le nom des moulins de Corbeil. La misère ne manquait point autour des Halles où les crève-de-faim et les couche-dehors cherchaient pitance de déchets et abri de cageots. Deux choses étonnantes dans ce guenilleux : la jeunesse du visage et la blancheur de la belle corde sur ses habits sordides. Il remercia Rose Benioudi :

— Aimez-vous la musique? Si j'avais encore mon violon je vous en ferais. Je le laissais toujours chez un bistrot de mon pays, aux Batignolles. Une nuit j'ai dû le garder avec moi parce que je couchais à Grenelle dans un chantier. Quand je me suis réveillé, plus de violon. Je me suis senti comme tout nu.

Rose Benioudi arrivait par la rue du Louvre au jardin des Tuileries. Des pigeons l'accueillaient d'un vol sans caprice tiré droit des arbres noirs à la terre gelée où la jeune fille répandait les grains d'échantillons de la maison Marcel Klein. Entourée de battements d'ailes, la main tendue aux ramiers, elle sentait leur ongle à travers ses gants noirs. Toujours le même se penchait sur son épaule gauche et soulevait du mouvement de ses plumes la boucle d'or de sa fine oreille. Elle lui parlait :

— Tu as du Manitoba aujourd'hui. Demain ce sera du chénevis de Mandchourie et des lentilles de Russie.

Elle apportait dans le jardin où l'hiver remuait plus d'ailes que de feuilles des graines du monde

entier: les trèfles de Pologne et de Hongrie, les luzernes d'Argentine, d'Espagne et d'Afrique du Sud, les haricots du Brésil et du Danube; le petit blé roux du Canada, le blé blanc de Beauce et de Brie, les durs blés d'Afrique, les blés tendres d'Europe et les mitadins qui sont les demi-durs.

Les moineaux autour de Rose Benioudi noircissaient la terre. Le gel du sol affamait ces bestioles qui ne pouvaient plus picorer dans cette pierre ininterrompue.

— Vous avez soif par ce froid, disait Rose Benioudi. Dans mon pays, il faut marcher longtemps pour trouver de l'eau à cause du soleil qui sèche tout. Ici les oiseaux n'en ont pas une goutte pour leur bec parce qu'elle devient du caillou. On marche dessus.

Elle parlait à une femme empaquetée de loques noires. Les étoffes vagues tournaient autour d'elle depuis ses oreilles et il lui en pendait des bouts sur ses souliers sans cirage.

— Par un temps pareil, dit la frileuse, on met tout ce qu'on a. Les oiseaux ne s'occupent pas de la beauté. Pourvu qu'on soit gentil avec eux ils vous caressent. C'est vous qu'ils préfèrent, à cause du grain. Le pain ne leur profite pas. C'est cuit. Il leur faut du cru, du blé comme dans les champs. Je viens tous les jours. C'est mon amusement.

Elle disait tout noblement, à voix calme, séparant bien les mots.

Rose Benioudi posait à terre une soucoupe du restaurant des Halles et y épanchait lentement, pour éviter le débord, l'eau d'un biberon sorti de son sac à main:

— Ne vous battez pas. On ne peut pas vous jeter des gouttes sur la terre, comme le grain.

Vous parlez bien le français, madame Duché. Au bureau, dès qu'on quitte les formules commerciales, on tombe dans l'argot. Dans les lettres, jamais

assez de convenance, dans la conversation le moins possible. On passe de « j'ai l'honneur »... à « j'en ai marre ». On écrit poliment une invitation à déjeuner et on dit qu'on s'en mettra plein le cornet.

Je veux parler le français de salon.

— Ce serait du joli. Je n'ai jamais tant entendu d'horreurs que lorsque j'avais un salon. Toutes sortes de gens viennent chez un grand médecin. Les confrères qui ne se gênent pas beaucoup; les clients qui sont de tous les mondes. La maladie crée plus de relations que l'amour. Et les élèves! Oh! les cochons! Je vous demande pardon, mais quand je pense à ce qu'ils m'ont raconté!

Elles s'assirent sur un banc de pierre pour casser au caillou des fèves du Maroc que Rose Benioudi tirait d'un sac marqué René Blanseau. Les dures graines plates éclataient sous le coup rapide asséné par la jeune fille adroite:

— C'est le légume arabe, avec la carotte et le fenouil. Là-bas, il n'y a pas de choux, pas de haricots verts.

J'ai vu, au bord des fèves fleuries blanc et noir, dont les tiges vertes font du fourrage pour les moutons, une femme plus blonde que la datte mûre qui laisse passer la lumière comme un vitrail, Madame René Blanseau, la femme de celui qui nous envoie ces graines.

A peine les éclats en touchaient terre, les pigeons les picoraient, gourmands de cette saveur dont ils n'avaient pas l'habitude.

Rose Benioudi murmurait:

— Blonde!... Lumière...

car elle endurait comme un signe de l'Afrique arabe ses cheveux trop noirs. Des ailes battantes la coiffaient. Elle se baissait doucement afin de ne pas effaroucher les ramiers qui grouillaient sur le grain.

Mme Duché la complimentait:

— Ils sont contents de vous voir en ce moment où ils ont peu à manger. Il y a beaucoup de jeunes là-dedans.

Rose Benioudi secouait sur la cohue des moineaux les derniers grains d'un sac de blé. Les deux femmes marchèrent sous les arbres nus dont les branches sombres développaient des gestes sur le ciel bleu glacial. Les pigeons les suivaient comme des chiens.

Mme Duché ramassa le papier où Rose Benioudi avait empaqueté le froment d'Afrique :

— Seriez-vous infirmière ? Où prenez-vous des feuilles de température ? Ce n'est pas d'un grand fiévreux, trente-sept neuf le soir.

J'ai connu une assistante d'hôpital qui en faisait des papillotes pour ses beaux cheveux que les internes ne demandaient qu'à chahuter. Ils embrassaient les frisettes tournées sur le papier de souffrance. N'épousez pas un médecin. Ils ont un métier où la fortune n'est souvent qu'une illusion. Il leur faut automobile, chauffeur, personnel domestique, appartement bien meublé. Deux cent mille francs de frais par an avant d'encaisser la première note d'honoraires. Combien de gens emploient toutes les malices pour ne pas vous payer sous le prétexte que le médecin peut attendre. Un industriel me disait : « Votre mari fait un beau métier ; il n'a pas d'usine. »

Mais ce qui rapporte le plus, ce sont les usines de médecine, les cliniques, les dispensaires. Les clients du médecin libre le quittent pour les consultations à bon marché. Mieux vaut être pharmacien à spécialité que docteur célèbre.

Quand meurt le médecin qu'on croyait riche, sa veuve passe tout de suite du grand train de maison à la misère. Le soir, je tiens les lavabos dans un dancing de Montmartre. Je paie le balai comme le garçon de salle paie le tablier ; je donne cinquante francs au patron et ce que je gagne en plus est pour moi.

Il y a des soirs où ça rapporte bien, mais ce n'est pas régulier comme dans une gare. Je connais une dame de lavabos de chemin de fer qui fait des milliers de fréquentations par jour, pour le gros et le petit. Elle gagne trois mille francs par mois. C'est une situation. Après ça on peut vous appeler Madame Caca on est tout de même une commerçante. W.-C. c'est un fonds comme une crèmerie, mais on n'a pas besoin de marchandises. Pas d'étalage. A Montmartre, j'ai les suppléments. Ça n'existe pas dans une gare: les lettres, les demandes de rendez-vous.

Si je ne vendais pas un peu de cocaïne, ils appellent ça de la renifle, je n'aurais rien à donner aux oiseaux des Tuileries. Ce qui a rapporté le plus à mon mari, ce n'est pas sa clientèle, mais le pain de régime. J'avais des serins en cages dorées à Paris et une grande volière à la campagne. Il me fallait séparer les espèces qui se battaient.

Le plus rare de mes oiseaux était tout seul et si beau que je le logeais à part pour que les autres ne lui abîment pas les plumes. Arrive au plein vent un autre oiseau tout pareil à lui, brun et corail, qui vole autour de la cage et y entre dès que je l'ouvre. Une poignée de plumes sur si peu de chair et c'était l'amour comme peu de femmes couvertes de bijoux l'ont connu. De quelle volière s'était-il échappé, l'époux, pour venir à la femelle isolée qui chantait l'hymen?

Les deux femmes se séparèrent à la grille de la rue de Rivoli. Rose Benioudi s'en allait si rêveuse qu'elle ne vit pas le miséreux des Halles, violoneux sans musique, qui la salua non du chapeau, mais d'un morceau de pain qu'il croquait en marchant.

Avant deux heures, Marcel Klein était de nouveau en Bourse de Commerce, au troisième étage, où se tenait une réunion de petits meuniers. Le sénateur Chandier demandait la parole et ne l'obtenait pas facilement parce qu'un meunier de Seine-Inférieure criait d'autant plus fort qu'on lui faisait signe de se taire. Son discours ne suffisant pas à le contenter, il y ajoutait le remuement et venait jusque devant l'estrade parler dans la figure sénatoriale. Il proclamait la révolte :

— Si le gouvernement ne sait pas qu'on est en République, on le lui fera voir. Le moulin à lois en fait plus que nous de farine, c'est pots de vin sur sacs de blé. Commerce des grains et des gredins.

Derrière Marcel Klein un homme murmurait :

— Cette grande gueule de Normand.

L'orateur se rassit quand il le voulut bien. La salle parut soudain plus grande parce que la voix du sénateur était menue après celle du hurleur. Il semblait un meunier comme les autres, tant il était dépourvu de solennité. Son pardessus étroit serrait ses épaules capables de coltiner.

Après de lui les lorgnons du président luisaient dans une figure ronde de courtaud à mains épaisses qu'il avançait sur la table. Une partie de cette audience se poussait vers lui, l'autre restait distante vers les murs où s'appuyait le bois noir des chaises.

Le Normand criait :

— Il y a 8.000 meuniers et quatre millions de cultivateurs.

Alors, les lois sont faites pour le blé et contre la farine. Moi, je dis à l'Etat : tire ta voiture et nous emmerde pas.

Cette rudesse de langage ne semblait pas risible à ces gens habitués à atteler des bêtes. Le gueulard au cou gonflé par l'effort de vociférer plaisait aux hommes de poigne.

Quand le sénateur proclama :

— Le Président du Conseil...
le hurleur normand, pourpre de visage et noir de poil, cria :

— On s'en fout du président du Conseil. Je vais vous dire une chose...

Il ne la disait pas, mais comme il avait imposé son autorité sur tous, on attendit dans un silence qu'aucune voix n'osait occuper. La sienne y reprit place, tout à son aise :

— Voilà... Il y a tant de lois qu'on se fout de toutes. On verra bientôt un gendarme dans chaque moulin, comme autrefois dans chaque marais-salant ! Est-ce qu'ils vont faire pour le grain de blé comme pour la feuille de tabac ? Va-t-on compter les épis ? Le meunier n'a plus le droit chez lui de pisser tranquille. Ce n'est pas un métier difficile de foutre la paix aux gens. Si on surveillait les voleurs comme on surveille les meuniers, il ne manquerait jamais un écu ni une harde à personne.

Il étreignait si fortement des deux mains le dossier de sa chaise qu'on entendait gémir le bois. On voyait à la largeur de ses épaules qu'il avait porté des sacs.

Le président put enfin parler d'une voix contenue qui fit se pencher les têtes vers lui. Il n'élevait si peu le ton que par manière de blâme au hurleur

libertaire ; il s'opposait à lui par l'attitude et non par les raisons, car il concluait de même. Quand il eut marqué sa discrétion contre le préopinant, il augmenta son registre de voix. Le verre des lorgnons faisait sur son robuste visage une clarté surprenante. Il paraissait plus sérieux quand il ôtait ce vitrage comique sur une figure aussi fortement musclée.

Il connaissait à la perfection la meunerie de France et l'étudiait par régions. Il ne nommait point les provinces mais les départements :

Dans le Nord, dans le Cher, dans l'Ain.

Au contraire, il appelait les hommes : les Flamands, les Berrichons, les Bressans...

La salle contenait des gens de toute la France, dont les uns disaient vouère pour voir, d'autres peïn pour pain. Tous avaient en eux l'inquiétude et la révolte. Quelques-uns ne participaient que brièvement à l'assemblée, y entrant juste pour savoir ce qui se passait, comme fit M. Paupardin, meunier à Tanceny dans l'Oise, qui était l'homme que Marcel Klein attendait.

Le courtier et le meunier sortirent ensemble :

— Vais-je être dépiauté? demanda Paupardin. J'ai voulu jouer aux grains comme les gros meuniers. Si on m'oblige à prendre livraison je perds cent mille francs. Je n'ai plus qu'à me foutre dans mon bief.

Marcel Klein le calma :

— J'ai proposé comme modalité d'arbitrage un paiement de la différence en dix ans. On retardera la signature. Nous demanderons une nouvelle entrevue. Les cours peuvent changer.

— Je ne souhaite que de revenir à notre vieille manière de travailler. Autrefois le meunier ne jouait pas aux grains. On est entraîné quand on voit les gros gagner tant d'argent et nous petits endurer la misère. Avant on avait du blé au même prix toute l'année, maintenant il varie trois fois par jour. Pour

fournir les boulangers de Paris, on écrase du Manitoba, on fait de l'admission temporaire comme les grands moulins, qui savent profiter des cours. Nous on en crève.

Il tenait à redire son malheur. Il rebroyait toujours la même idée. Le courtier le ramena vers la précision des chiffres :

— Dix annuités à deux et demi pour cent c'est le règlement le plus avantageux. Le délai sauve tout.

Le meunier Paupardin arrivé à la certitude d'être soutenu cherchait d'autres avantages :

— L'intérêt est de trop. Qu'est-ce que mes vendeurs Boudouresque et Fabre de Marseille, et leur courtier Thadée Weiss et Cie vont gagner sur moi? Si je ne leur réponds plus, comme d'autres ont fait, ou si je dis que les papiers ne sont pas en règle ça peut changer la position.

Marcel Klein blâma tant d'astuce :

— Dans ce jeu-là, ça ne sert de rien de renverser la table quand on a eu la mauvaise carte. Un arbitrage en Bourse de Commerce est exécutoire en justice. Ne vous faites pas la réputation d'un mauvais payeur. Je ne soutiens vos intérêts que si vous acceptez la loi du métier.

Ils étaient devant la porte de la chambre d'arbitrage. Le meunier Paupardin réfléchissait, la tête basse et les doigts mêlés dont il se faisait claquer les ongles :

— Si on pouvait avoir encore un petit quelque chose pour moi. Du deux pour cent l'an.

Le courtier ouvrit la porte et passa premier. Paupardin le suivit et la ferma lentement sur son malheur.

La réputation de droiture et d'habileté de Marcel Klein faisait de lui un juge habituel de la corporation. Il n'avait jamais eu de si difficiles arrêts à rendre que depuis deux ans. L'usage du tribunal

arbitral était d'obtenir la compensation des défaillances sans ruiner les entreprises. C'était facile entre grandes maisons habituées au jeu de Bourse et pourvues de finance pour les règlements. Mais il y avait maintenant sur le terme des gens qui ne savaient que depuis peu ce qu'était un bordereau.

Bien des cultivateurs et des meuniers ne voulaient pas entrer à la Bourse. Ils se méfiaient de l'édifice et de ses courtiers et restaient en plein air, à la fureur du vent. Ils maintenaient leur vieille pratique du marché de la main à la main. Des négociants traitaient des milliers de quintaux aux tables de café qu'ils préféraient aux panneaux de cotation entourés de toiles blanches pour arrêter les courants d'air.

Deux mille personnes remuaient sous le hall à la nouvelle qu'une maison de Londres venait de sauter pour quatre-vingt millions d'arachides de Coromandel.

Derrière la Bourse, la rue était calme à cette heure de Halles closes. Deux bouchers en tablier blanc maculé de rouge coltinaient des quartiers de bœuf.

Les marchands du grain n'occupaient que le demi-cercle de chaussée sur le devant ; ils ne reculaient pas derrière l'édifice car il leur fallait se voir, être une foule centrée sur la porte que beaucoup ne passaient point. Ils se rassemblaient jusque sur le trottoir de la rue Jean-Jacques-Rousseau, toujours face à l'entrée.

Ils reconstituaient dans la rue du Louvre l'assemblée de village. Les cultivateurs étriqués dans des habits de ville qui n'étaient pas rompus par les gestes de travail semblaient avoir choisi en confection la peinture en dessous. Des chapeaux exigus tenaient branlants sur les têtes habituées aux casquettes enfoncées et aux coiffures de pluie.

Parmi ces mal étoffés, le vêtement de Marc Parisol

apportait l'élégance de la belle coupe. Beau gaillard de trente ans, maître de huit cents hectares, il était la grande culture avec épingle de cravate.

Deux jeunes gens de même coupe d'habit faisaient groupe avec lui mais tous trois ne s'écartaient de personne et serraient des mains durcies sur les mancherons de charrue.

Le prix du blé leur était une solidarité.

Jean Grenouilloux, cultivateur à Tanceny dans l'Oise, annonçait la révolution :

— Si les grains et les légumes n'enchérissent pas, ça va remuer. Gare au casse-gueules.

Marcel Klein fut content de le rencontrer :

— Le clos Fretin qui est à vendre par chez vous me conviendrait. Il me faut beaucoup de lumière.

— Vous voulez cultiver des roses? C'était aménagé en verger. On a dégagé tout autour, abattu les arbres.

Le paysan marchait avec une descente de l'épaule gauche à chaque pas, car de ce côté il avait une jambe de bois.

l'arrivait. L'année d'hiver et de beaux oranges qui dépassent de rouge la rue à l'épave prise. La moitié attendait son regard sur la nouveauté des choses des qu'il arrivait dans une ville où il devait débiter car il se mettait de la fatigue qui pouvait le faire conclure trop vite. Il arriva ainsi chez son correspondant Bonave dans la table de bureau était agitée en téléphonie multiple. Des voyants en opération se maintenaient dans l'attente de rouge ou de vert aux appels du poste. Devant se déchaînaient à

Marcel Klein s'installa dans la couchette du rapide Paris-Marseille comme s'il entrait dans ses habitudes de chaque jour. Il jetait son corps au sommeil aussi aisément dans un wagon que dans une chambre. Il ne fut éveillé qu'à Lyon. Il ne pouvait passer cette gare sans être appelé hors de son repos. Entendre crier le nom de la ville ne lui était pas nécessaire pour savoir qu'il s'y trouvait. Était-ce l'humidité du Rhône ou la vibration d'une abondante population : une action sur sa peau ou sur son esprit qui détruisait sa quiétude? Il sentait dans l'air la mouille et le commerce. Les roues des brouettes nombreuses sur les quais attestaient l'activité de la poste et des bagages. Il écoutait vivre la gare pour qui la nuit était grand travail.

Rendormi dès que le train se remit en route et qu'il ne sentit plus sur lui le souffle froid de Lyon, il se découcha vigoureusement en plein beau temps de Provence et partit à pied dans Marseille, s'accordant le plaisir de la marche aisée après la nuit de gêne dans le wagon. Il s'égaya de voir un camion dont l'inscription : « Service de nettoyage » semblait une dérision, tellement le véhicule laissait de déchets. Quatre hommes enlevaient les tines carrées emplies d'ordures ménagères qui débordaient sur les trottoirs.

Marcel Klein s'écartait des fanes de cardons et

d'artichauts, légumes d'hiver et de peaux d'oranges qui diapraient de rouge la rue à l'asphalte brisé. Le courtier amusait son regard sur la nouveauté des choses dès qu'il arrivait dans une ville où il devait débattre car il se méfiait de la fatigue qui pouvait le faire conclure trop vite. Il arriva ainsi chez son correspondant Bonave dont la table de bureau était agencée en téléphone multiple. Des voyants en opaline se teintaient lumineusement de rouge ou de vert aux appels du poste. Devant ce délicat appareil à feux électriques M. Bonave semblait commander à une importante machinerie usinière mais il ne produisait que des paroles sur les cours des grains. Très réservé il paraissait toujours ne parler qu'à regret. Une tristesse courtoise était dans son regard et sur son visage creusé. On l'eût dit mécontent comme si un malheur venait de se passer dans sa vie :

— Adieu, monsieur Klein. Il arrive à Boudouresque et Fabre une mauvaise affaire. La Douane n'a pas admis leur farine de sortie pour quatre mille quintaux d'admission temporaire. Ils perdent les droits consignés; le total avec l'amende fait un demi-million. Je leur ai dit de s'adresser à vous.

M. Bonave devint encore plus triste. Il baissa la voix :

— Donner de l'argent à la Douane ça ne s'est jamais fait. On s'arrangeait toujours. Les journaux ont tellement écrit qu'il y avait de la fraude, que les inspecteurs sont devenus terribles. Ils tiennent à leur place. On ne doit pas attendre d'eux de la complaisance aujourd'hui. Ils envoient l'échantillonnage au laboratoire de Paris qui juge sans appel. On traite le moulin pire qu'un condamné à mort. Pas de droit de grâce.. Alors, si vous pouviez, au Ministère des Finances...

Marcel Klein ne se contentait pas d'étudier l'affaire Boudouresque et Fabre :

**ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES :

Le Rail	15 fr.
Marée fraîche. Vin de Champagne	15. »
L'Enquête	12. »
Le Travail invincible	15. »
Les Chercheurs d'Or	12. »
Le Cantique des Cantiques	15. »
Le Lin	12. »
Les Métiers blessés	15. »
La Victoire mécanicienne	12. »
Un nouvel Honneur	15. »
Une nouvelle Fortune	15. »
Mes Métiers	15. »
Glück auf	15. »
Il faut que vous naissiez de nouveau	15. »
Notre Pain Quotidien	18. »

GENS :

S. A. R. Philippe duc d'Orléans	15. »
L'Épidémie Goncourt	15. »
Monsieur Curieux	12. »
Mademoiselle Moloch	12. »
Vieille Histoire	12. »

France, Pays ouvrier	9. »
Victoire de la France	9. »

THÉÂTRE :

I. Prologue pour une Pièce sans Cocu	
- La Maison. - La Compagnie	15. »
II. Monsieur l'Administrateur. -	
Madame la Guerre	12. »

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

